

MUSIQUE ■ ■ ■

# PARCOURS D'UN CONCERT

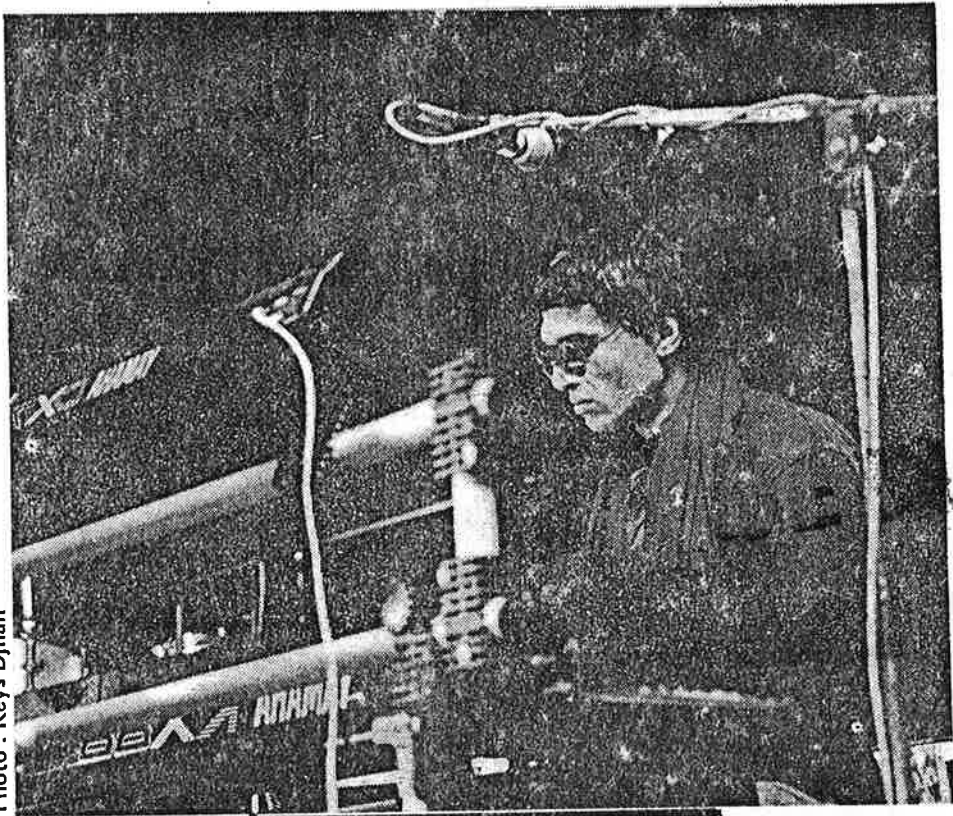
*Comment parler d'une musique sans l'enfermer dans des clichés ? Comment accepter sa mouvance ? Nadia Mecheri-Saada, musicologue, nous parle d'une naissance que l'on peut placer sous le signe de la fusion.*

AA  
**Actualité**

HEBDOMADAIRE NATIONAL

N° 1057 du 16 au 23/01/1986

Photo : Keys Djilali



**A**près le concert de Safy Boutella donné à Alger les 25 et 26 décembre dernier, j'ai constaté (et ce n'était malheureusement pas une première) le décalage entre l'importance d'un tel événement et son écho dans le climat culturel. Des communiqués à la chaîne III de la radio, ainsi que quelques articles de presse ont tant bien que mal couvert sa tournée qui débutait le 17 décembre à Constantine. Mais en dehors de leur rôle d'information (qui n'a d'ailleurs pas pu combler la carence publicitaire), ces articles et ces présentations radiophoniques qui, d'une certaine façon, reflètent assez bien l'opinion publique, laissent cette impression d'inachevé qui suit presque toujours les rares moments forts de notre vie culturelle.

Dans le cas de la musique, le phénomène est accru du fait qu'on sache si mal en parler. Soit, lorsqu'il s'agit de musique classique occidentale par exemple, on ne détient pas encore les références nécessaires à un commentaire adapté, soit, pour les musiques algériennes en général, on parle de tout ce qui est autour de la musique beaucoup plus que de la musique elle-même.

D'autre part, toute création culturelle en Algérie et en particulier musicale provoque un tel remou passionnel que tout débat réel à son sujet caduque. Une des réactions les plus fortes à cet endroit est de se substituer au créateur en l'accusant de ne pas avoir réalisé l'œuvre qu'on aurait produite à sa place (réaction bien répandue également dans les débats cinématographiques).

Le défaut que trouvent beaucoup de gens à la musique de Safy Boutella est son «manque d'algérianité» et/ou sa mauvaise utilisation de la dimension musicale traditionnelle. Après chacun de ses concerts, à chacune de ses interviews, c'est le premier sujet qui est débattu. Bien sûr, il est important de se reconnaître, au moins en partie, dans la production d'un artiste de notre pays. Notre besoin d'identité culturelle n'est plus à démontrer, il est là, béant. Et notre frustration est si grande, le vide culturel tellement vide que dès qu'une nouvelle création y fait son apparition, elle est aussitôt happée, dépecée et digérée... pour faire de nouveau place au vide.

Voilà, c'est pour tout cela qu'aujourd'hui, je lève le doigt pour essayer de dire quelque chose à propos du dernier concert de Safy Boutella.

On peut voir dans sa composition orchestrale la volonté du compositeur

d'ajouter à sa dimension de base qui en est le jazz des sources traditionnelles d'horizons diversifiés : le Moyen-Orient, l'Afrique et peut-être l'Amérique Latine. La dimension algérienne, si on veut à tout prix la trouver ailleurs que là où elle éclate c'est-à-dire dans l'identité même du compositeur et de son public, était aussi dans les deux poèmes écrits en arabe par Aziz Chouaki.

En tout, onze morceaux ont été joués au cours de ce concert, dont on peut regretter que les titres n'aient pas tous été communiqués au public.

Ne pouvant pas tous les analyser ici, j'ai choisi quelques pièces que j'ai trouvé représentatives des divers modes de traitement musical utilisés dans l'ensemble du programme.

Le premier morceau intitulé «Nomade» commençait par une partie non mesurée faite de l'assemblage sur un mode libre d'effets sonores variés alternant ou se superposant entre les diverses parties instrumentales : bruitages aux percussions, trilles au saxophone, petites formules de trois ou quatre notes à la basse et à la guitare, intrusion de gros accords au clavier puis enfin l'arrivée en fondu de la séquence mesurée annonçant le deuxième mouvement : petite phrase rotative en doubles croches sur une mesure à 19/8 dont l'effet de brisure est souligné par la basse et les percussions qui soutiendront ce rythme obstiné jusqu'à la fin du morceau. Là-dessus va se développer un thème joué par saxo, guitare et clavier à l'unisson, où les mouvements mélodiques alternativement ascendants et descendants en valeurs courtes ne craignent pas de respirer sur des tenues d'une mesure entière - suit un solo de saxo dans la plus pure tradition jazz - revient ensuite le thème où guitare et clavier s'amuse à jouer dans les interstices mélodiques, suivi d'un solo de *buzuq* sur fond dépouillé de percussions à peine coloré de quelques notes à la basse et au clavier. Après une marche harmonique servant de pont, une dernière exposition du thème est faite en *tutti* et un vigoureux roulement de batterie clôture le tout.

Dans ce morceau qui dure une dizaine de minutes, on peut apprécier l'économie de moyens musicaux ainsi que l'équilibre de la structure générale.

Le morceau qui clôturait la première partie de ce concert a pour titre le nom de sa mesure : 5/4. La construction simple, il repose du début à la fin sur une basse ostinato et un rythme souple et vigoureux rehaussé par la riche partie

de Sidney Thiam aux *bukarabu* et *djembe*. Un solo au clavier précède l'exposition d'un long thème joué saxo et clavier à l'unisson, un thème qui chante et swingue merveilleusement et qui éclate de vie et de gaieté par ses traits de quelques notes qui se courent après sur des figures rythmiques toujours renouvelées. Différents chorus aux claviers basses et saxo remplissent le corps du morceau qui s'achève par la réexposition du thème.

Le dernier morceau que j'ai choisi de présenter ici est «Après-demain» dont Safy Boutella avait produit une première version en 1981. Il s'ouvre par une mélodie jouée au clavier solo sur un timbre de clavecin mêlé de cloche où l'on reconnaît immédiatement l'inspiration mélodique de compositions plus anciennes : en 7/4 et sur un tempo modéré, elle se déroule en mineur, par mouvements mélodiques conjoints rompus d'appels de quarts de sixtes et de septièmes mineures, le tout agrémenté de frottements de neuvième avec la basse.

Aussitôt exposée, la mélodie est reprise par le souffle vibrant et chaud du saxophone alto, suivie par une partie centrale toute entière construite sur une série de huit accords en valeurs longues qui se répète inexorablement sans trouver de résolution harmonique et qui flotte dans l'espace sonore comme pour dire : «rêvez, rêvez encore ! Après-demain, tout sera possible...».

Les solos de saxo et de basse, aussi brillants soient-ils sont impuissants à nous détacher du cyle hypnotisant de ces huit accords. Tout à coup, l'envoûtement est brutalement brisé par l'arrivée d'une mélodie «orientale» en tons et demi et demi-tons jouée et répétée par tout l'orchestre à l'unisson sur le sythme cassé d'un 7/4 presto avant de se terminer sur un trille rageur du saxo et la conclusion de toute la masse orchestrale sur un court rappel du motif originel.

Les critiques que j'aurais à formuler à propos de la musique de ce concert sont de plusieurs sortes.

La première concerne la structure de certaines pièces dont des parties ne paraissent surajoutées comme c'est le cas de cette fin de «Après-demain» où l'intention manifeste du compositeur est de casser musicalement et peut-être aussi symboliquement l'atmosphère de rêve qui précède, effet qui, personnellement, ne me semble pas justifier la démarche.

La deuxième concerne la longueur de certaines œuvres, conséquente non seulement à leur structure mais aussi à la

(trop) grande liberté laissée aux solos et chorus instrumentaux ; quelques-uns sont tellement longs et vont parfois si loin de la trame originelle qu'on se demande parfois d'où on est parti et où on va.

La troisième concerne l'exécution à l'unisson des très longs thèmes de 5/4 et d'«Orient». Dans ce dernier morceau en particulier, le saxophone doublé par le clavier et la guitare respire visiblement avec difficulté par l'appréhension de ne pas être synchrone dans des figures rythmiques complexes et en constante transformation.

La dernière critique que je formulerais à propos de ces compositions est qu'elles pèchent peut-être par excès de richesse. Elles gagneraient sans doute à être allégées dans le sens d'une mise en valeur de l'essentiel et aussi d'une plus grande rigueur dans l'exécution.

Dans cette perspective, on ne peut que souhaiter la parution d'un disque de ce concert (et/ou d'œuvres antérieures) qui nous permettraient de mieux apprécier une production dont on n'a pu jusque là être témoins que le temps éphémère d'un concert et de sa résonance.

Pour conclure, j'aimerais dire à ceux qui pensaient peut-être trouver ici une définition de la musique de Safy Boutella : cette musique ne peut-être mise en fiche non point tellement à cause du nombre relativement réduit des œuvres (si on ne compte pas ses musiques de film) mais surtout du fait de leur grande diversité : de 1981 à 1985, Safy Boutella a réalisé 3 concerts mettant en œuvre des formes et des matériaux très différents. On peut certainement en déduire qu'on a affaire à quelqu'un qui ne veut s'enfermer dans aucun style en particulier, peut-être parce qu'étant algérien en Algérie, il se trouve devant une multitude de choix possibles. Parmi ceux déjà réalisés on peut compter la composition dans une forme néo-classique occidentale, ainsi que dans les genres jazz et jazz-rock avec ou sans la dimension algérienne traditionnelle.

Alors, même si la majorité d'entre nous aimerions vibrer devant une musique qui tiendrait à la fois des rythmes de qarqabu, des gasba des Hauts-Plateaux, du piano de Skandrani et qui soit en même temps de la musique moderne, ayons la patience d'attendre et de laisser Safy Boutella composer la musique qu'il porte en lui en ouvrant nos oreilles et nos cœurs à cet acte de naissance qu'il veut bien nous offrir.

Nadia MECHERI-SAADA